

N° 31

3<sup>e</sup> ANNÉE

AOUT 1898

---

LE NUMÉRO : 20 CENTIMES

---

LA  
**COOPÉRATION DES IDÉES**  
Revue mensuelle de Sociologie positive

---

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
PARIS — 17, Rue Paul-Bert, 17 — PARIS

---

**SOMMAIRE :**

G. DEHERME .....	<i>L'esprit du sectarisme.</i>
ALBERT JOUNET .....	<i>La Question Sociale.</i>
*** .....	<i>La Ligue Michelet.</i>
G. DEHERME .....	<i>Les livres qui font penser.</i>
	<i>La Coopération des Idées pour</i>
	<i>l'Enseignement supérieur du</i>
*** .....	<i>Peuple.</i>

---

Abonnement annuel : France, 3 fr. — Etranger, 4 fr.

---

PARIS

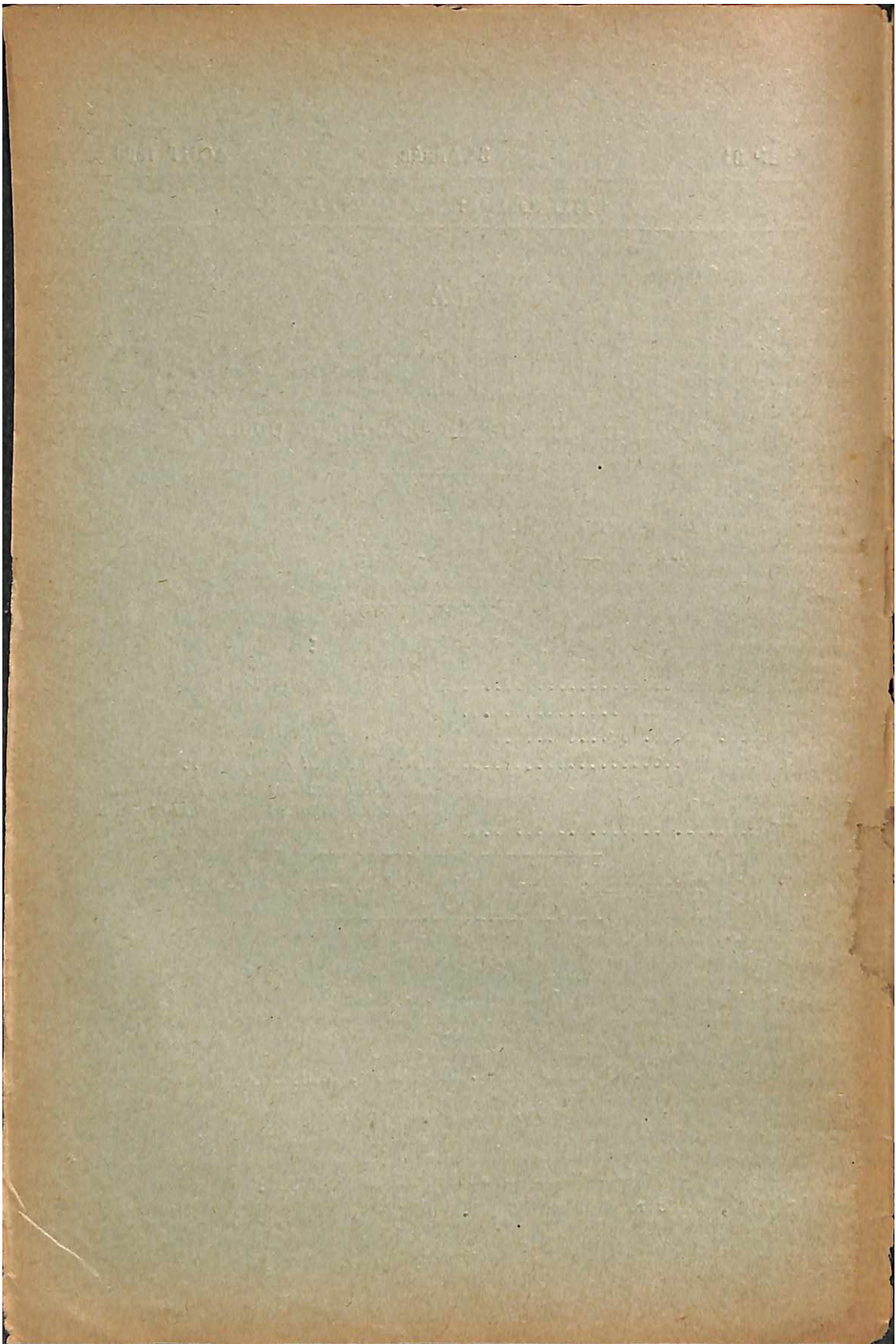
V. GIARD et E. BRIÈRE, EDITEURS

16, Rue Soufflot, 16

1898

**LIBRAIRES CORRESPONDANTS :**

KATS, 21, rue Courte du Jour, à GAND. | P. KATS, 97, rue Neuve, à BRUXELLES.





---

# LA COOPÉRATION DES IDÉES

---

## L'ESPRIT DU SECTARISME

---

Lorsque l'idée directrice manque, l'esprit du sectarisme domine. Il fait d'autant plus sentir son despotisme occulte qu'il ne trouve, en face de lui, que le doute passif et la négation désespérée. Durant toute la période critique, alors que, avec acharnement, se poursuit la revision des motifs moraux, dans cette lente dissolution de ce qui fut et dans la douloureuse élaboration de ce qui sera, l'homme ne parvient à se faire un idéal que par un effort considérable et persistant sur lui-même. Les règles sont abolies, les principes remis en question, — c'est tout un édifice intérieur à reconstruire avec des matériaux qu'il faut choisir soigneusement, en rejetant ce qui est pourri, en gardant ce qui est essentiel et solide. Cet effort pénible et douloureux, peu d'hommes sont capables de le tenter. Et parmi ceux-ci, les faibles, les mal instruits, les indisciplinés sombrent dans ce drame de la conscience avant d'atteindre le port de la foi sociale.

En fait, la lâcheté morale et la paresse intellectuelle sont générales. La recherche fiévreuse de la vérité morale, philosophique et scientifique fatigue et ennuie. On aime mieux s'endormir dans un système tout fait, et soumettre sa conduite, ses sens et sa pensée à des formules commodes. Mais ce système et ces formules prématurés, produits suspects d'une imagination morbide, d'un mysticisme vague, de l'association désordonnée des idées, voire même d'une série de syllogismes non vérifiés, ne donnent une certitude suffisante à ces esprits veules qu'en s'opposant aux autres systèmes. Leur inconscient égotisme y trouve son compte. Cette opposition, nécessitée par la faiblesse logique, l'insuffisance du système adopté, amène la lutte. La lutte dissipe les dernières lueurs du jugement et du sens critique. La socialité disparaît. Aux systèmes on oppose d'autres systèmes, aux formules d'autres formules. Le sectarisme surgit. Il profite de toutes les différences, de toutes les hétérogénéités, qui sont, en période normale et organique, les conditions mêmes de la solidarité sociale, pour allumer la haine de l'homme contre l'homme. Il a jeté les peuples contre les peuples, les races contre les races, les métiers contre les métiers ; il rêve de la guerre de classe, et prépare la monstrueuse guerre des sexes, — le stade dernier de sa folie furieuse. Si tous les êtres étaient identiques, l'association ne se concevrait pas. Chacun se suffirait à lui-même. Il y a donc une société parce que nous sommes différents. Il est donc bon d'être différenciés, et de l'être de plus en plus, pour que le lien social se resserre et que l'humanité devienne une.

On n'acquiert des certitudes sérieusement fondées que par l'union des forces et la recherche âpre et patiente. Mais pour cela, il faut faire un effort, il faut agir. On préfère s'agiter. On préfère se prouver ses certitudes en soutenant que tous ceux qui les contestent sont des imbéciles, des fous ou des criminels.

Le sectarisme ne croit au fond qu'à la violence.

La violence n'est pas, comme on le pourrait croire, le monopole des seuls terroristes. Il n'y a pas un parti politique qui ne soit prêt, le cas échéant, à s'emparer du pouvoir et à appliquer son système par ruse ou par force. Ce qui sauve



le pays, c'est que les sectes multiplient les sectes, et que, par cette adaptation pathologique de la société, elles annihilent réciproquement leurs conséquences nocives.

Utopistes et politiciens sont restés étrangers au grand mouvement d'idées qui fit « dominer dans la pensée moderne le sens du relatif. » Ils n'ont que des notions simplistes, subjectives et absolues, celles qu'on peut acquérir sans effort. Que vous appeliez la violence révolution, coup d'Etat, lois d'exception, que vous invoquiez pour la justifier le salut public, la raison d'Etat ou la défense nationale, il n'importe ! La violence reste un absolutisme théorique et pratique.

Le sociologue qui prêche un idéal de justice et de liberté peut dire que l'absolu sera réalisé un jour, car l'idéal vivifie et propulse, — et le mouvement et la vie sont éternels. Mais jamais il ne tentera d'imposer par une compression toute extérieure les formes sociales qui selon lui doivent réaliser un peu plus de liberté et de justice en ce monde. Il n'ignore pas que ses hypothèses peuvent être fausses. S'il est honnête, il répugnera toujours à imposer ses particulières conceptions. Il y a de ce sentiment dans le dédain que professent toutes les intelligences fortes et disciplinées pour l'art oratoire, les écrits brillants des polémistes, des pamphlétaires et des sophistes, qui visent à donner au public des opinions que ne justifient ni la science, ni la raison, ni la tradition. Ils sentent dans ce prosélytisme importun un viol sournois de la conscience et de la pensée.

Le sectaire est dénué de ces scrupules, il ignore ce respect pieux de la personne morale et de la liberté de conscience. Il n'examine les doctrines des autres que pour les combattre, y raviver sa haine. Ayant adopté, après plus ou moins de réflexion, un système, il en poursuit l'application par tous les moyens. Et c'est ainsi, comme l'escarpe chourine par paresse physique, qu'on élève des barricades, qu'on décrète l'arrestation en masse, fusille, bâillonne la pensée, viole le droit, par paresse intellectuelle.

Il est des hommes qui, en 1871, par d'ineptes provocations, ont envoyé à la mort et au bagne des milliers de pauvres bougres. Aujourd'hui, ces hommes, tout puissants, qui nous imposent avec une apparente légalité leurs actuels syllogismes, reconnaissent avec un sourire qu'ils se trompaient en 1871. Ils ont abandonné le « salut public » pour la « raison d'Etat ». Le sectarisme est le même. Les erreurs qu'il fait commettre, semant la mort, la souffrance et exaltant les haines, sont des crimes.

L'empirisme barbare de ces gens-là n'amène trop souvent, au lieu de l'Eldorado promis, que le paupérisme, la tyrannie, le regrès vers les ancestrales bestialités.

L'homme affranchi de cet esprit mauvais du sectarisme se borne à créer des individualités conscientes, à fortifier les volontés, à vivifier, instruire et moraliser. Il agit au dedans, en augmentant la force, en alimentant la vie, non en les limitant et en les comprimant dans des cangues. Avant de prétendre transformer la société, il apprend aux vaincus à en tirer meilleur parti. La société ne se modifie que lorsqu'elle a exprimé toutes ses conséquences et que son enveloppe ne contient plus son âme. Il n'a pas la prétention monstrueuse que seul il a raison contre tout, contre les choses et contre les hommes. Il peut se tromper. En devenant meilleurs, les hommes réalisent souvent un ordre de choses différent de celui qu'il avait prévu ; ils adoptent parfois des idées autres que les siennes. Pour lui, il n'importe ! C'est la vérité, la justice et la liberté qu'il veut. Ses idées personnelles, il n'y tient qu'autant qu'elles en sont les formules les plus nettes,



et les représentations les plus précises. Il veut la vérité, la justice et la liberté, et il les veut vraiment, jusqu'à leur sacrifier avec joie, si c'est nécessaire, son orgueil intellectuel.

Ainsi, ses erreurs mêmes ne font couler ni larmes, ni sang : elles sont des expériences dont il profite, et dont il fait profiter l'ensemble.

Le sectarisme est un état d'esprit. On a pu croire qu'il était un résidu de l'idéal. Il n'en est rien. Il provient au contraire de l'absence momentanée d'un idéal assez puissant pour réunir tous les membres d'une même société. C'est aussi un mal sociologique inhérent aux époques de transition. Il est indépendant des doctrines qu'il adopte. Autrefois il se manifestait dans les doctrines religieuses, aujourd'hui il est plus particulièrement attaché aux doctrines sociales. Et rien n'est plus dangereux.

Jadis il ne façonnait le Paradis que spéculativement, présentement, il prétend modeler la société à sa guise. Et c'est d'autant plus inquiétant, que la sociologie, étant la science la plus complexe, est la moins connue et la plus difficile à connaître. Et chacun a un plan social à proposer ! Evidemment, comme le dit M. J. Izoulet, (la *Cité moderne*, p. 155) « Tout système est vrai dans ce qu'il affirme, et faux dans ce qu'il nie, vrai dans ce qu'il reconnaît, et faux dans ce qu'il méconnaît. Et en ce sens, il n'y a pas de système absolument faux. » Malheureusement, comme tous ces systèmes se sont laissés envahir par le sectarisme, ils ne gardent que ce qui les oppose aux autres systèmes, ce qui est purement négatif, ce qui est faux et mauvais. Ils s'attachent surtout à généraliser leurs points de vue particuliers. Et c'est au nom de ces généralisations hâtives qu'ils nous veulent gouverner. C'est la tyrannie du sectarisme qui se prépare.

Les peuples se ruent au massacre. Les foules truculentes ont soif d'iniquité. Nous sommes saturés de sectarisme, notre organisme social n'en peut plus supporter. Il faut réagir.

Le mal est grand. Il n'est pas irrémédiable. La volonté doit être forte, et claire la conscience, et vaillants les cœurs. C'est en montrant le mal sociologique qu'on exaltera ces facultés salvatrices.

G. DEHERME.

## LA QUESTION SOCIALE

### Les Harmonistes

(Suite, voir n° 30)

#### II

Mais doit-on se borner à unir, par l'Alliance coopérative internationale et par les compléments que je propose d'y surajouter, les coopérateurs ?

Je crois qu'il faut une plus vaste union.

Mon propre groupe m'avait paru, depuis assez longtemps, trop étroit.

Et c'est la conviction déjà ancienne qu'on ne devait pas se limiter à l'union des coopérateurs qui m'a dicté le programme social fixe reproduit périodiquement dans la *Résurrection*.

Ce programme conseille de fédérer en un parti social nouveau, le parti *Harmoniste*, non seulement les coopérateurs, mais les membres des sociétés de se-



cours mutuels, les fondateurs et administrateurs des œuvres d'assistance par le travail et des banques populaires, les initiateurs et membres des conseils de conciliation entre patrons et ouvriers, les fondateurs de colonies sociales, tous ceux, en un mot, qui s'efforcent à résoudre le problème du Capital et du Travail par la Fraternité humaine et l'expérience dans la paix ; et encore, les écrivains, journalistes, critiques, sociologues, philosophes qui étudient la coopération, la participation, la mutualité, toutes les autres œuvres que je viens d'énumérer, les artistes et poètes qui s'émeuvent aux expériences sociales ; et encore, les citoyens et citoyennes qui, sans être engagés eux-mêmes dans les expériences sociales ni en faire une étude personnelle, les ont à cœur, y désirent, y découvrent une puissance, enfin réelle contre la misère, et une harmonie contre la guerre des classes ; de plus, aux divers apôtres et partisans précédents de l'expérience pacifique résolvant le problème économique de la *Question sociale*, le problème du Capital, du Travail et de la misère, la *Résurrection* conseille d'adjoindre tous ceux qui cherchent à résoudre, dans le même esprit d'expérience et de concorde, les problèmes annexes : l'instruction et l'éducation des enfants en vue de la vie sociale et particulièrement de la vie sociale dans les pays de liberté, l'instruction et l'éducation des électeurs et du suffrage universel : les droits de la femme.

Et de tous ces alliés naturels fédérés ensemble je demande que l'on fasse un parti social nouveau, qui se dresse, vivant, au milieu et au dessus des conservateurs à priori, des socialistes et des anarchistes et leur substitue, pacifiquement, mais victorieusement les HARMONISTES !

On trouvera, peut-être, la fédération que je conseille, trop large.

Elle embrasse, par exemple, « les initiateurs et membres des conseils de conciliation entre patrons et ouvriers » en même temps que les coopérateurs. Et d'excellents esprits m'ont fait observer que le patronat et la coopération étaient l'expression de doctrines sociales incompatibles.

Admettons-le. Il n'en sera pas moins vrai que des patrons établissant, dans leur industrie, des conseils de conciliation entre eux et leurs ouvriers sont animés du même bon vouloir de fraternité et d'expérience pacifique qui anime des ouvriers réunis dans une coopérative sans patron.

Le bon vouloir fraternel se sert de doctrines et de formes différentes dans le conseil de conciliation et dans la coopérative.

Mais il reste le même bon vouloir par quelque chose d'essentiel et de général, par la fraternité et la recherche expérimentale du progrès, par l'éloignement pour la révolution à priori et violente, pour le despotisme patronal à priori et violent.

Et je soutiens que ces patrons et ces ouvriers sans patrons, conservant, du reste leurs doctrines propres et maintenant l'indépendance mutuelle de leurs entreprises, peuvent se fédérer dans le *même parti social*.

Il ne faut pas unir ce qui est rigoureusement incompatible.

Mais il ne faut pas faire commencer trop tôt l'incompatibilité.

Quels sont les vrais principes sociaux ? Fraternité, union, expérience et progrès dans la paix.

Qu'est-ce qui est rigoureusement incompatible avec ces principes ?

La haine, opposée à la Fraternité, les à priori opposés à l'expérience, l'utopie révolutionnaire et sanglante ou le despotisme sanglant, tous deux contraires au progrès dans la paix.



On ne doit exclure, par conséquent, du parti de la fraternité dans l'expérience que les doctrines qui excluent la fraternité et l'expérience.

Le collectivisme et l'anarchisme révolutionnaires, le conservatisme cruel antiexpérimental se trouvent exclus.

Mais tout le reste, non. Toutes les doctrines, toutes les œuvres, tous les hommes qui admettent la fraternité et l'expérience ont le droit comme le devoir, d'entrer dans le parti social nouveau. Et se fédérer n'est pas se confondre.

Frères dans l'amour et l'expérience, gardez chacun votre doctrine, faites chacun votre œuvre.

Mais unissez-vous pour le triomphe des *principes communs* à vos doctrines à tous, à vos œuvres à tous.

Union pour la victoire des convictions communes et, d'abord, de la Fraternité, réserve des convictions différentes.

Fédération et indépendance. C'est la méthode de *l'Alliance Universelle*.

Méthode qui s'applique dans l'ordre social, comme dans l'ordre intellectuel et dans l'ordre international.

Méthode immensément féconde, organisatrice du monde nouveau : du monde qui sera : Fraternité, indépendance, harmonie des libertés, vastes fédérations souples, ampleur embrassant les précisions libres, union, franchise, foi tolérante et bonne, doute loyal, science, beauté, justice et joie.

— J'ai dit que le collectivisme et l'anarchisme révolutionnaires étaient exclus du parti harmoniste. Cela va de soi puisqu'ils rejettent, en pratique, la Fraternité incompatible avec la révolution violente.

Quant à l'anarchisme et au collectivisme non violents je les crois erronés, comme à priori inattentifs à l'expérience. Mais, tout en réfutant leurs erreurs, on peut s'unir à eux dans les principes de paix et de fraternité, qu'ils reconnaissent.

Il importe souverainement que tous les passionnés de Fraternité et de pacifique et sociale expérience se fédèrent en parti social.

Ils ont toutes les forces, il ne leur manque que la force d'être un parti.

Ils ont l'amour et la vérité, la Fraternité et la science, le progrès et la paix. Ils sont la solution.

Et c'est jusqu'à présent le collectivisme, erroné même lorsqu'il n'est pas violent, qui mène le mouvement social. (1)

Pourquoi cette anomalie ? Pourquoi les hommes qui détiennent la solution du problème n'ont-ils pas une influence proportionnée à la vérité qu'ils servent ?

C'est parce qu'ils n'ont pas la *vie synthétique* d'un parti.

Les coopérateurs continuent leurs excellents travaux professionnels, ils sont syndiqués dans *l'Alliance coopérative internationale*, à laquelle j'ai rendu l'hommage mérité. Cette Alliance est un commencement de synthèse.

Mais il faudrait davantage.

Comme je l'indiquais tout à l'heure, beaucoup des alliés naturels des coopérateurs marchent encore séparés des coopérateurs :

Mutualistes, assistants par le travail, *patrons* conciliateurs et progressistes, fondateurs de colonies sociales et tous ceux qui, sans faire partie d'œuvres de ce genre, les étudient, écrivains, les ont à cœur, citoyens; et tous ceux qui cher-

(1) Je ne veux pas prétendre que le collectivisme ait, en fait, la prépondérance dans la société, mais c'est vers lui que se tourne la foule désireuse de progrès. C'est à lui que tendent les aspirations d'avenir. Par là, il prédomine.



chent à résoudre, dans un esprit de concorde et d'expérience, les problèmes annexes au problème économique.

Il faut donc fédérer tous ces alliés des coopérateurs et les coopérateurs, les fédérer en parti vivant.

Il faut avec tout cela créer le parti harmoniste et le dresser au milieu des peuples. Il faut que dans les foules, parmi les intellectuels, dans la presse, dans le mouvement social du monde on cesse de s'occuper des socialistes pour s'occuper à leur place, autant et plus encore, des harmonistes.

Tant que vous n'aurez pas accompli cela, tant que vous ne serez pas vivants, tant que votre principe de Fraternité expérimentale ne sera pas le centre d'un parti large et souple embrassant toutes les formes quelconques qui le servent et pas seulement d'une association de professionnels comme l'Alliance coopérative — excellente en soi, mais trop étroite, — tant que vous n'aurez pas ce caractère de parti vivant, les socialistes collectivistes, malgré leurs erreurs, l'emporteront sur vous, parce qu'ils sont une force synthétisée, soulevée par un souffle général, un parti socialiste et non une association trop spéciale de coopérateurs ou de mutualistes ou tel autre groupement professionnel.

— On m'objectera peut-être que je veux fausser la coopération, la mutualité, et les œuvres analogues, les entraîner dans la politique, les compromettre.

Je vous ai parlé d'un parti social, non d'un parti politique.

Je vous dis de prendre les qualités et la puissance magnétique d'un parti.

Je ne vous dis pas d'en prendre les défauts !

Le privilège de l'expérience dans la paix est justement de constituer une vérité sociale que diverses opinions politiques peuvent accepter : Donc le parti Harmoniste aurait son influence sur le peuple, les intellectuels, la presse, les parlements, les gouvernements, et les divers partis politiques eux-mêmes, sans être parti politique pour son compte.

Il aurait, dans les parlements et gouvernements, des représentants variés, fidèles à lui, parti social, et dominés par son Idéal et, cependant, appartenant à diverses opinions politiques proprement dites.

Et puis, le collectivisme, par l'*a priori* et l'étatisme qui forment le fond de ses doctrines, est un parti d'Etat et de coups d'Etat et qui se précipite naturellement dans les abus de la politique.

L'Harmonisme, au contraire, fondé sur la Fraternité vécue et non sur l'utopie, sur l'expérience, la science et les œuvres expérimentales achevées sans concours nécessaire de l'Etat, l'Harmonisme peut, à l'occasion, demander que la législation et l'Etat ne lui fassent pas obstacle mais, il n'a pas, comme le collectivisme, strict besoin de l'Etat pour se réaliser.

— Le collectivisme, même non violent, est une erreur, 1° comme à *priori* non scientifique, ne respectant pas l'Histoire, la psychologie, le caractère humain, l'expérience et rêvant d'appliquer à tous les hommes un type de société que la science démontre primitif et transitoire et désormais applicable seulement dans de fort particulières conditions (1).

2° Comme foncièrement politique, étatiste et désirant, par la conquête du pouvoir, contraindre l'humanité à le subir.

Tout différent est l'Harmonisme : la science le confirme absolument ou, disons

(1) Je parle du collectivisme logique. Il y a un collectivisme électoral et rural qui abandonne tous ses principes. Cela montre qu'en certains cas, la réalité force le collectivisme à se rapprocher de l'Harmonisme.



mieux, la science s'unit à la Fraternité pour le créer : Il sort de la réalité : On voit déjà, de tous côtés, ses œuvres. Il n'y a plus qu'à fédérer et animer ce qui existe.

Et d'autre part, on l'aura remarqué, aucune des œuvres, aucun des groupements humains que je propose plus haut de fédérer pour constituer l'Harmonisme n'est dans l'obligation de recourir à l'Etat.

La transformation sociale Harmoniste est susceptible de triompher seule, hors de la tutelle étatiste.

Si donc je la pousse à devenir un parti, à influencer l'opinion et, par suite, l'Etat ce n'est pas afin de se servir nécessairement de l'Etat et de contraindre les hommes par la puissance politique, c'est afin de triompher dans l'opinion par l'expérience, la certitude animées en parti et devenues vivantes, et afin d'amener l'Etat à ne pas contrarier ce triomphe, non à décréter, à imposer ce triomphe.

L'Harmonisme ne risque donc pas de gêner la coopération, la mutualité et les œuvres analogues, et d'y répandre le virus politique.

Mais il assainira jusqu'à la politique en la régénérant par une influence générale, scientifique, sûre et pure.

L'Harmonisme, même maître de l'opinion, des parlements et des gouvernements, restera une force suprapolitique, un parti de Fraternité, et de science, d'expérience libérale, une VÉRITÉ.

(A suivre).

ALBERT JOUNET.

---

## LIGUE MICHELET

---

Entre tous les grands écrivains français du siècle, Michelet est, sans contredit, celui qui a le plus intimement associé, dans l'œuvre immense de toute sa vie, la science et la poésie, l'élite et la foule, la tradition et l'avenir.

Profondément ému par l'humanité contemporaine, il l'a rattachée à la nature, à l'histoire, à l'homme lui-même. Enfant du peuple devenu professeur au Collège de France, ce maître des esprits n'a jamais cessé de puiser aux profondeurs nationales la sève puissante qui a fait épanouir sa pensée. Dans une société militaire et industrielle qui tend à sacrifier le faible au fort, Michelet a toujours plaidé la cause de la femme, de l'enfant, de tous ceux qui souffrent et peinent. Il doit à l'universalité de son génie d'avoir prolongé et fait pénétrer son rayonnement au-delà des limites d'ordinaire assignées à l'action momentanée des partis.

Cependant, la longue éclipse morale du second empire, et son tragique aboutissement à la crise finale, ont obscurci dans tous les milieux cette notion de la conscience française que Michelet, Quinet, Lamartine et d'autres encore avaient mise en si pure lumière. Sans doute après 1870 elle réapparaissait déjà dans cette préoccupation ardente de se refaire en toute hâte une armée, un gouvernement, un système d'éducation laïque et un embryon de législation du travail. Mais d'une part le divorce croissant entre les hommes de pensée et la masse travailleuse, d'autre part l'infiltration insinuante et dominatrice de l'Argent dans les affaires publiques, ont retardé la renaissance des mœurs et des caractères que l'on devait espérer de la forme républicaine.



Aujourd'hui, la démocratie, inquiète devant les agitations du Parlement et de la Presse, se demande si, pour la sauvegarde et le plein développement de ses institutions républicaines, elle ne doit pas se donner avant tout à elle-même cette éducation de l'individu sans laquelle tout progrès, même législatif, n'est qu'apparent. N'est-ce pas là l'idée profondément humaine, si chère au génie de la France, qui a trouvé dans l'esprit de Michelet et dans son grand cœur sa plus durable expression?

Pénétrés de cette idée, qui leur apparaît aujourd'hui l'idée directrice de la démocratie française, un certain nombre d'hommes se préoccupent de rapprocher les bonnes volontés éparses dans tous les milieux et de les rassembler dans un groupement qui ne saurait avoir de nom plus significatif que celui de *Ligue Michelet*.

Tout en respectant dans chacun de ses membres l'individualité entière, et convaincu que la diversité des origines, des caractères, et des méthodes vivifie l'action solidaire, la ligue Michelet pense néanmoins qu'il est nécessaire de fixer l'accord sur un certain nombre de points essentiels :

1° La République parlementaire est actuellement la forme nécessaire du gouvernement démocratique; mais, pour que le Parlement, affranchi des préoccupations de clocher, puisse remplir pleinement sa haute mission, il faut une réforme préalable de l'esprit public prenant, avec la notion claire de ses volontés, la nette conscience de sa force, de ses devoirs et de ses droits.

2° L'armée nationale nous apparaît, en face de l'étranger armé, comme une nécessité indiscutable et nous désirons que, toujours soumise aux institutions républicaines de la démocratie, elle se pénètre de plus en plus de leur esprit.

3° Partisans convaincus de l'éducation laïque, nous estimons qu'elle doit être soutenue et élargie par un rapport plus sincère et plus constant entre les hommes qui doivent aux circonstances de la vie une culture élevée, et la nation tout entière.

4° Sans vouloir prolonger ni renouveler les luttes religieuses du passé, nous pensons que l'idéal moderne, fondé sur la plus large tolérance, ne peut être atteint que par la libre recherche de la vérité ;

5° Nous protesterons toujours contre les oppressions que fait peser l'argent sur les conditions et les consciences ;

6° Nous pensons que la société doit défendre l'enfant en favorisant son plein développement physique et moral ; qu'elle doit donner à la femme l'égalité des droits civils et économiques ; qu'elle doit préparer entre le capital et le salaire une conciliation basée sur le respect de l'individu dans sa conscience, dans sa santé, dans son droit au bien être.

Nous voulons, en un mot, l'individu plus fort dans la société plus solidaire.

### Extraits des Statuts

I. — Il est fondé en France, sous le nom de *Ligue Michelet*, une association démocratique et républicaine qui se propose de favoriser, par l'éducation de l'individu, le développement de la solidarité nationale.

II. — Les principaux moyens d'action de la *Ligue Michelet* consistent : 1° à susciter la création de groupements pour la défense et l'accroissement des libertés individuelles ; 2° à répandre, notamment par le livre à bon marché et la conférence populaire, les idées de justice et d'humanité incarnées par Michelet et les autres grands représentants de la tradition démocratique en France ; 3° à



provoquer des mouvements d'opinions en faveur de dispositions législatives tendant à appliquer les principes indiqués ci-dessus.

III. — La *Ligue Michelet* se compose des citoyens français et majeurs qui auront adhéré aux présents Statuts et seront présentés par deux membres de la Ligue.

VII. — Les ressources se composent : 1<sup>o</sup> des cotisations annuelles de ses membres, qui sont fixées à 5 francs ; 2<sup>o</sup> des subventions qui pourront être allouées par l'Etat, les communes ou les particuliers ; 3<sup>o</sup> des dons et legs.

Les membres de la Ligue qui verseront une somme de 500 francs seront considérés comme *membres donateurs*.

Les membres de la Ligue qui verseront une somme de 100 francs à titre de cotisation perpétuelle recevront le nom de *membres fondateurs*.

Les membres de l'Enseignement public, des Sociétés ouvrières, et les étudiants inscrits aux Universités ont la faculté de ne verser qu'un franc de cotisation annuelle.

XI (*provisoire*). — La première Assemblée générale aura lieu lorsque le nombre des adhésions à la *Ligue Michelet* s'élèvera à 200. Jusqu'à cette date, la Ligue sera dirigée par un Comité provisoire, composé de tous les membres adhérents.

#### PREMIERS ADHÉRENTS

M<sup>me</sup> Jules Michelet.

MM. Jean Aicard, homme de lettres ; Aulard, professeur d'Histoire de la Révolution française à la Sorbonne ; J. d'Aveline, secrétaire général de la Presse de l'Enseignement ; Pierre Baudin, député de la Seine ; Henry Bérenger, homme de lettres ; Paul Beurdeley, avocat, maire du VIII<sup>e</sup> arrondissement ; Brœunig, sous-directeur de l'Ecole alsacienne ; Ferdinand Buisson, professeur de Science de l'Education à la Sorbonne ; Maurice Bouchor, homme de lettres ; Henri Bousquet, agrégé de l'Université, secrétaire de la rédaction du *Journal des Débats* ; Buisson, directeur de l'Association d'ouvriers-peintres : « Le Travail » ; Jules Case, homme de lettres ; Henry Cazalis, docteur-médecin ; Victor Charbonnel, rédacteur à *l'Eclair* ; Edmond Coignet, ingénieur civil, industriel ; Armand Colin, éditeur ; Cornély, éditeur ; Dalou, sculpteur ; Fernand Dehaitre, vice-président de la Chambre syndicale des mécaniciens ; G. Deherme, directeur de la *Coopération des Idées* ; Fernand Devise, avocat, docteur en droit ; Armand Dayot, inspecteur des Beaux-Arts ; Albert Dubreuil, vice-président de la *Société des Conférences populaires* ; Dumont, député du Jura, agrégé de l'Université ; Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur ; Duval-Pihet, maire-adjoint du XI<sup>e</sup> arrondissement ; Eugène Engel, industriel ; Henry Ferrari, directeur de la *Revue Bleue* ; Jean Finot, directeur de la *Revue des Revues* ; Gustave Geffroy, homme de lettres ; Gaston Graux, docteur en médecine ; Garnier, ingénieur-hydrographe de la marine ; Alphonse Humbert, député de Paris ; J. Izoulet, professeur au Collège de France ; A.-F. Kleine, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées ; Lucien Leduc, avocat, docteur en droit ; Albert Livet, secrétaire de la rédaction d'*Après l'Ecole* ; Lucien Metgé, professeur de l'Université ; Ménard-Dorian, industriel ; Gaston Moch, ancien capitaine d'artillerie ; Georges Montorgueil, rédacteur à *l'Eclair* ; Mougnot, président honoraire de la Chambre syndicale des bois d'ébénisterie ; Georges Perrot, directeur de l'Ecole normale supérieure ; Edouard Petit, docteur ès-lettres, professeur agrégé de l'Université ; Franck Puaux, publiciste ; Edmond Perrier, membre de l'Institut, professeur au Muséum ;



Perrot, chef des travaux micrographiques à l'École supérieure de pharmacie ; Emile Pouvillon, homme de lettres ; Puech, député de Paris ; Denys Puech, sculpteur ; Raffaelli, artiste-peintre ; J.-H. Rosny, homme de lettres ; O. Roty, membre de l'Institut, artiste graveur ; Ernest Roussel, professeur de l'Université ; Firmin Roz, professeur de l'Université ; le contre-amiral Reveillère ; Gabriel Séailles, directeur des études philosophiques à la Sorbonne ; Auguste Sabatier, rédacteur au *Temps* ; G. Sabatier, directeur de l'*Eclair* ; Gaston Sciama, ancien président de la Société des électriciens ; Gabriel Syveton, docteur ès-lettres, professeur de l'Université ; Jules Siegfried, sénateur de la Seine-Inférieure ; Edouard Schuré, homme de lettres ; Templier, éditeur ; Paul Tissier, interne des hôpitaux, docteur en médecine ; Trouillot, député du Jura ; Charles Wagner, pasteur ; René Worms, professeur agrégé des Facultés de droit.

*Pour toutes communications, s'adresser à M. KLEINE, ingénieur en chef des Ponts-et-Chaussées, 9, avenue La Bourdonnais, ou à M. HENRY BÉRENGER, homme de lettres, 8, rue Froidevaux.*

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

**La Porte d'Ivoire**, par Bernard Lazare

(A. COLIN, éditeur, 5, rue de Mézières.)

M. Bernard Lazare est un esprit subtil qui se complait dans les brumes du symbole. Mais le charme de son écriture fait passer l'imprécision, irritante parfois, de sa pensée.

L'auteur nous dit que son livre est fait pour « l'esprit qui lui est ami ». Je suis animé de cet esprit, car j'estime que c'est la seule façon de comprendre une œuvre et celui qui l'a écrite.

Ce livre est, à mon sens, supérieur encore à celui qui l'a précédé, les *Porteurs de Torches*. L'auteur ici examine les choses et les êtres avec un esprit plus « ami ». Les aspirations, si elles ne se précisent toujours pas, sont plus saines, plus calmes. La sympathie domine la révolte, la socialité apparaît plus nettement.

Ai-je dit que l'auteur exposait ses idées sous la forme d'apologues ? En tout cas j'ai dit le défaut philosophique de cette forme : l'imprécision ; mais j'apprécie comme il convient l'art précieux qu'elle témoigne et qu'elle exprime.

Je ne citerai pas tous ces apologues. Il en est d'inutiles, encore qu'ils soient d'intentions paradoxales. *L'Oubli*, par exemple. Un philosophe de génie qui se tue parce qu'il ne peut plus évoquer l'image de celle qu'il aime. « Je suis un philosophe, dit-il, non un héros ». Mais la philosophie n'est pas l'hypocrisie du verbe, elle n'est pas la jonglerie des idées stériles. La synthèse qu'elle élabore est directrice. Elle est une méthode de vie, elle est une méthode de penser. Il faut faire justice de la banale opposition du caractère et de l'intelligence. Rien n'est plus faux. Dans les *Déracinés*, M. Maurice Barrès a commis la même erreur. Son Bouteiller, quoiqu'il prétende, n'est pas un philosophe. Le philosophe, c'est le héros ; car la philosophie, c'est la vie comprise dans son ensemble ; et lorsqu'on a compris la vie, on la vit ; on ne se diminue pas, on ne se tue pas.



L'histoire de *Cinq Péchés* est la plus belle du livre. Cinq Péchés est le surnom donné à Siba, un gueux, par la populace. Siba depuis son enfance est voué au vice et vit du vice. On l'a surnommé Cinq Péchés pour la raison que ces maudits n'en connaissent point un sixième. Une longue et désastreuse sécheresse s'abat sur la ville. Les victimes sont nombreuses. Et le seul juste dont la prière puisse monter jusqu'à Dieu est précisément Siba, parce qu'un jour il fut bon et charitable, simplement. Et il demande au rabbi qui l'interroge : « Est-ce cela qu'on appelle faire le bien ? » Il y a là un sens profond. Dans l'âme la plus corrompue par le vice, voire même par le crime, il y a ce germe sacré du bien, qui souvent s'ignore, — et qui pourrait se révéler fécond par la prière, par le travail ou par l'action.

Après la prière de Siba Cinq Péchés une pluie bienfaisante sauva la ville. Cependant le rabbi loua Iaveh, « les prêtres des chrétiens se félicitaient d'avoir touché le cœur de Jésus, les pontifes d'Astarté et ceux de Zeus reportaient à leurs prières la gloire d'avoir convaincu leurs divinités. Seul, Siba ne s'attribuait pas de si hauts mérites. »

Toutefois, l'auteur ne paraît pas admettre qu'il importe essentiellement que notre conscience s'éclaire sur ce point. Non pas seulement pour rendre hommage comme il convient à ceux qui font le bien, et distribuer notre mépris aux fauteurs du mal ; mais pour stimuler nos énergies et exalter notre âme. Il est très mauvais socialement que le vice apparaisse sous le masque de l'austérité et que la vertu fréquente dans les bouges. Au surplus, celle-ci risque fort de ternir sa pureté, et celui-là s'augmente d'hypocrisie.

*Dalila* est un chapitre curieux. Dalila, pour M. Bernard Lazare, c'est la femme arrachant l'homme « aux vanités d'autrefois, aux orgueils chimériques, aux folies de l'esprit », et le contraignant à « accepter de tourner la rude meule de la vie. » La force de volonté de Samson était inférieure à celle de ses muscles. La Magdala fut certes aussi belle, aussi troublante, aussi attirante que Dalila. Plus que celle-ci elle sut aimer. Jésus était un tendre, un faible, — et Jésus triompha. Dans le cours des siècles, l'influence dépressive de la femme fut sans doute énorme, et Dalila reste symbolique. Mais cela ne vaut que pour les faibles et les médiocres. Le héros, l'apôtre, l'homme de génie surent toujours résister à l'esclavage du sexe.

Dans un conte de fées, le *Refus du Roi*, l'auteur nous dit pourquoi l'homme s'attache à sa souffrance. Un bon roi aime une méchante reine. La reine meurt. Un jour que le roi, inconsolable, errait sur la grève, une fée sortit des flots, et prenant en pitié ses larmes, elle lui proposa de le conduire dans les îles enchantées où tout est joie, où l'on ne connaît ni le mal, ni le chagrin, ni la mort. Le roi refusa. « Il ne voulut pas vivre dans une contrée où l'on ignorait le mal, car il avait aimé celle qu'il aimait dans le bien et dans le mal, et elle lui avait réparti des joies douces et des plaisirs empoisonnés. Il ne voulut pas vivre dans une contrée d'où le chagrin était banni, car il savait bien que, désormais, il ne pouvait trouver de satisfaction que dans le chagrin même qui l'étreignait. Il ne voulut pas vivre dans une contrée qui n'avait pas la mort pour souveraine, car, depuis que l'aimée était partie, son seul espoir n'était-il pas dans la mort ? »

Et la souffrance est nécessaire à la pitié. « Or le plus grand plaisir que peut éprouver l'homme, c'est de plaindre quelqu'un, c'est-à-dire de mesurer sa force à la faiblesse d'autrui. L'exercice de la pitié permet à l'orgueil et à l'égoïsme humain d'arriver à leur plus haut degré d'exaltation, et il procure ainsi à l'être les sensations les plus agréables. » Une pitié qui veut la souffrance des autres



pour s'exercer n'est pas sincère. D'ailleurs, n'y a-t-il dans le monde que le mal voulu ou permis par l'homme ? Et s'il y a un mal dont la cause est en dehors de nous, n'est-ce pas un sentiment spontané de solidarité qui nous porte à souffrir dans notre chair et dans notre âme de la souffrance représentative des autres ? L'exemple qu'il nous cite dans la *Pitié* est un cas particulier, d'où M. Bernard Lazare tire une conclusion générale puisqu'il en fait un apologue. L'apologue est une forme rare, qu'on ne doit employer que pour dire les choses essentielles, que pour exposer les vérités générales. A qui peut beaucoup, comme l'auteur de la *Porte d'Ivoire*, il faut demander beaucoup. Ce livre est à lire et à faire lire.

**Emile Zola devant les Jeunes**, par *Maurice Le Blond*.

(Bibliothèque de la *Plume*, 31, rue Bonaparte).

M. Maurice Le Blond nous dit bellement les raisons de l'admiration pieuse des jeunes intellectuels pour Emile Zola. Il est bien de glorifier les grands hommes au moment même où on les yilipende et dans un pays qui semble avoir pris à tâche de trainer ses gloires dans la boue. La délicieuse plaquette de M. Le Blond vient à son heure. Puisse-t-elle guérir l'inconscience et la basse envie des foules alcooliques !

L'auteur est un des mieux doués de la génération qui monte. C'est un critique d'avenir. L'écriture est précise, la pensée est forte, positive. Il aime la vie. Il a la passion de l'idée. Il a le respect du génie.

Ne pouvant tout citer de ce livre, je choisis. Expliquant le misonéisme des foules, l'auteur nous dit : « L'humanité redoute toujours un effort nouveau, je ne sais quel désir de repos, je ne sais quel sentiment de la quiétude existe profondément dans les consciences. Et pour ne point troubler la paix de leur cœur, les hommes, malaisément, renoncent à leurs erreurs ». Car la foule, lâche, qui a horreur de l'effort patient, calme et conscient, la foule a « la secrète intuition que l'on n'est jamais maître de l'idée, que nous sommes guidés et portés par elle, qu'elle possède une puissance intrinsèque, qu'elle suit un itinéraire tracé dans le monde, qu'elle subira des transformations et des métamorphoses imprévues, impossibles à présager pour le moment, que nous devons la suivre docilement, en ignorant le pays où elle nous mène, vers quelle cité céleste, que la terre nouvelle ou quelle contrée d'enfer elle pourra nous conduire dans l'avenir. » Dans l'idée, il y a plus de conscience que ne le croit M. Le Blond, car l'idée n'est pas en dehors de l'homme, et l'homme par la science, par la sociologie, peut prévoir, et par la prévision sa volonté peut s'exalter et pourvoir efficacement.

M. Le Blond aime à nous dire les aspirations nobles de la génération nouvelle. « La nouvelle Jeunesse, dit-il, qui sourit maintenant à la vie, ravie et défaillante, aux premières étreintes de la nature, a rejeté, on ne l'ignore plus, le spiritualisme brumeux, cette mysticité d'un autre âge qui ont obscurci les intelligences de toute une génération de poètes. Les jeunes hommes sont las de vivre dans les Tours d'ivoire déshonorées, dans les chapelles néo-chrétiennes, dans les officines décadentes. Ils ont soif d'air et ils ont ouvert toutes grandes les fenêtres. Aux portes du XX<sup>e</sup> siècle, ils réclament de la beauté et du génie ; ils désirent vivre simplement avec harmonie et selon la justice. Ils possèdent la religion du travail et l'amour de la santé. Une foi toute païenne gonfle leurs poitrines. Et pleins de respect pour le grand siècle qui va finir, le Siècle de la



Science, dont ils sont les fils, ils en distinguent chez Zola la vivante incarnation, et dans l'épopée des *Rougon-Macquart*, le grandiose déroulement. » J'aime au-dessus de tout cet enthousiasme juvénile, cet ardent désir de beauté et de vérité. C'est sur ce terrain que germera la fleur d'idéal que nous espérons.

Le livre de M. Le Blond vaut par son esprit, par sa belle critique de l'œuvre énorme de Zola. Il est à lire.

---

**Restons !** par Jacques Bahar

(Société libre d'Édition des Gens de lettres, 42, rue d'Ulm).

Réponse curieuse au projet d'exode des juifs du Dr Herzl. L'auteur aime la liberté et la justice. Il le dit en très bons termes. Son erreur est d'en chercher la formule dans le passé.

Je veux bien que la loi juive ait ses beautés. Toute idée directrice qui a pu, à un moment et dans un lieu, être le lien puissant et vivifiant d'un grand peuple fut grande. Et c'est pourquoi j'estime que l'idéal nouveau devra s'incorporer toutes ces grandes idées, depuis le timide vagissement fétichiste jusqu'au superbe cri panthéiste.

L'humanité les contient toutes. Mais M. Jacques Bahar me paraît très éloigné de cette conception sociologique. Il est juif comme M. Drumont est catholique. Il est anticatholique comme M. Drumont est antisémite. A l'heure où l'humanité cherche à prendre conscience d'elle-même, où la convergence des esprits, où l'union des cœurs devient la condition même de notre salut, M. Jacques Bahar apporte dans ce débat l'esprit particulariste. J'allais dire l'esprit de haine. Hélas ! c'est l'esprit qui trouble les meilleures intelligences et égare les cœurs les plus nobles.

Sans doute l'auteur veut la liberté et la justice, sans doute il rêve ardemment la grandeur de la France et le plus grand bien de l'humanité ; mais, on le sent, ce qu'il veut surtout, c'est que cet idéal se réalise par la Bible. Sinon, il préférerait, semble-t-il, que cet idéal ne se réalisât point.

Comme l'indique le titre même de son livre, l'auteur se prononce contre le projet du Dr Herzl. Il en dit toutes les impossibilités et tous les dangers. A son avis, l'œuvre juive s'accomplira par la moralité juive, par la pratique sévère des prescriptions mosaïstes. La régénération est là. C'est par l'exemple d'une vie en beauté, par le fait, qu'il faut révéler aux chrétiens la grandeur et la fécondité sociale des lois juives. Leur mission remplie, les juifs pourront alors, seulement alors, songer à reconstituer le royaume de Juda.

Il y a une objection capitale à faire à cette doctrine. Une loi positive parfaite serait une loi éternelle, comme une loi naturelle, et qui ne saurait être mécon nue. Le code juif fut en vigueur. Comment expliquer alors qu'il soit tombé en désuétude, et comment expliquer surtout la décadence de la civilisation et la dispersion du peuple juifs ? Une vérité acquise est définitive, qu'elle soit d'ordre scientifique ou d'ordre social.

L'humanité ne renie pas ses certitudes ni les lois dont elle prend conscience par ses pénibles efforts. C'est là qu'elle puise sa foi invincible au progrès.

La Bible, l'Évangile furent des étapes : le but est devant nous. En marche !

---



**Principes généraux de science psychique**, par *Albert Jounet*,

(Chez l'auteur, villa Saint-Antoine, à Saint-Raphaël, Var)

L'auteur, dans cette substantielle petite brochure se propose « d'exposer les principes généraux qui expliquent les phénomènes et permettent de les obtenir et d'indiquer brièvement, à propos de chacun de ces principes, la part des phénomènes qu'il régit. »

Mon incompetence m'interdit toute discussion sur le terrain du magnétisme. Mais je crois que les personnes qui s'intéressent à ces questions trouveront dans la brochure de M. Jounet d'utiles indications. L'auteur est un écrivain de talent, un penseur fécond et généreux

**Mirabeau**, par *J. Strada*.

(Un vol. 5 fr. CHAMUEL, édit., 5, rue de Savoie.)

L'effort persistant de M. Strada, malade, alité, est admirable. Son œuvre est énorme. Peut-être vaudrait-il mieux qu'elle le fût moins.

Dans ce dernier volume, il continue son *Epopée humaine*, mais les vers ôtent la sérénité qui convient à l'historien. C'est là le défaut capital de M. Strada, historien : il manque de sérénité, il est trop subjectif. Il ne voit le monde et les êtres qu'à travers son moi. Son moi les domine. Il est présent partout. Et pourtant, « il a toujours tremblé d'être injuste » ; mais il ne peut voir qu'il l'est toujours.

Je me borne à cette critique générale, qui ne vaut que pour l'œuvre de science, car l'auteur s'exaspère des critiques si bienveillantes qu'elles soient, et je serais fâché qu'il me crût un adversaire. J'ai le plus profond respect pour l'homme et la plus haute estime pour le penseur. Quant au poète, je ne saurais l'apprécier.

**Le Christianisme de l'avenir**, par *Franck Duperrut*

(Fischbacher, éd., 33, rue de Seine.)

Pensées religieuses. L'auteur explique ce qu'il entend par le *Nouveau Christianisme*. C'est la part faite à l'intelligence et celle faite au cœur ; la part faite à la connaissance, par la science, et celle faite à l'amour, par la religion. M. Frank Duperrut étant un croyant accorde, cela va sans dire, une place prépondérante à la religion. Pour lui répondre comme on le devrait, il serait bon de montrer ce qu'est, socialement la religion. L'auteur l'envisage surtout au point de vue psychologique. C'est un point de vue intéressant, mais auquel il ne faut pas se borner. « Que de jeunes hommes aujourd'hui, séduits par le mirage trompeur qu'ont fait briller à leurs yeux des maîtres funestes et trop écoutés, ont cru et croient encore que le salut de l'individu comme celui de l'humanité, est une question de connaissance et de science, qu'ils se détournent de ce chemin, car il mène à la mort ; qu'ils ouvrent les yeux et comprennent enfin que ce salut est une question de volonté et d'action, et consiste à pratiquer le bien qu'on sait devoir faire ; et, comme la source de l'action, c'est l'amour et la foi, ce salut est en réalité une question de foi et d'amour. » L'auteur ici manque à la promesse qu'il se fait d'accorder dans sa doctrine la science et la foi, puisqu'il subordonne l'une à l'autre, précisément là où elles se complètent. La volonté a



pu se satisfaire de l'instinct ou de l'intuition : dorénavant elle puise sa force dans la connaissance. La science, détermine l'action. La science, c'est prévoir ; et prévoir, c'est pouvoir. L'amour qui exalte notre âme jaillit de la conscience très nette de notre solidarité.

« L'acte le plus infime, qui s'effectue et s'opère au sein de la réalité vivante, vaut mieux que l'idée la plus sublime qui s'ensevelit, impuissante, dans le domaine mort des conceptions stériles. » L'acte social ne se peut plus concevoir sans l'idée, de même que l'idée est toujours suivie de l'acte qui la complète et la féconde. Il peut y avoir division des fonctions. L'un peut donner l'idée, et l'autre peut donner l'action. Mais l'idée est toujours cause, l'idée est force.

Ces pensées de M. Frank Duperrut sont d'un esprit très noble et très sérieux. On les lit avec un intérêt croissant. Le croyant ne domine pas l'homme, et il est du même bateau que ceux dont le positivisme ne saurait que fortifier l'humanité. Etre des hommes avant d'être de telle ou telle doctrine, c'est là l'essentiel.

G. DEHERME.

---

Nous avons reçu :

*La Cuestiones Internacionales*, par Juan-Enrique Lagarrigue (Santiago de Chile).

*La mentira patriotica, el militarismo y la guerra*, par José Ingegnieros (Libreria Obrera, calle Méjico 2072, à Buenos-Ayres).

*Le Crépuscule Juif*, par Jacques Bahar.

*Socialisme et antisémitisme*, par Tabarant.

*Deux Légendes algériennes*, par L. de Royaumont (chez l'auteur, 17, rue Chanez).

*Différences sexuelles de la mentalité*, par Noémi Dorel, une brochure. 1 fr. (Bibliothèque de la *Nouvelle Encyclopédie*, 76, rue de Rennes). — Précieux document de sociopathologie contemporaine. J'aurai l'occasion d'en parler prochainement.

*Grandeur et décadence de la Guerre*, par G. de Molinari, un vol. 3 fr. 50 (Guillaumin, éditeur, 14, rue Richelieu). — Il en sera fait un compte rendu.

*Guide du Maître chargé de l'Enseignement des exercices physiques dans les Ecoles publiques et privées*, par Georges Demy, un vol. orné de 289 fig., 3 fr. (Société d'éditions scientifiques, 4, rue Antoine-Dubois). — L'auteur, ancien chef de laboratoire de la Station Physiologique au Collège de France, étudie depuis vingt-cinq ans le mécanisme et l'influence des mouvements avec tous les procédés de la physiologie expérimentale. C'est dire avec quelle compétence le sujet est traité. La régénération morale est liée à la régénération physique. L'œuvre de M. Demy est sociale.

---



## LA COOPÉRATION DES IDÉES

### pour l'enseignement supérieur et l'éducation éthique-sociale du peuple

---

Nous espérons pouvoir continuer nos causeries du soir pendant les vacances. A notre grand regret, nous constatons que ce n'est pas possible. Le nombre de nos professeurs est devenu insuffisant. D'autres raisons nous contraignent encore à cette courte interruption.

Jusqu'à présent notre local du 19, rue Paul Bert n'était loué que provisoirement, au mois. Le succès de notre tentative étant désormais assuré, nous avons loué définitivement une boutique au 17 de la même rue. Nous aurions besoin aussi d'augmenter notre matériel. Tout cela va nous occasionner quelques frais. Les cotisations mensuelles ne les peuvent couvrir encore.

NOUS RECEVRONS DONC AVEC RECONNAISSANCE LES SOUSCRIPTIONS QU'ON VOUDRA BIEN NOUS FAIRE PARVENIR.

C'est le premier appel en ce sens que nous adressons à nos amis. Ce sera le dernier. A partir d'octobre, l'œuvre vivra, comme toutes les œuvres vivantes et fortes, de ses propres forces.

Voici le programme de nos dernières causeries :

Lundi 1<sup>er</sup> août. — M. Henri Mazel, homme de lettres : La Synergie contemporaine (3<sup>e</sup> causerie).

Mardi 2 août. — M. Théodore Monod, pasteur : Le témoignage.

Mercredi 3 août. — M. Jules Lermina, homme de lettres : Shakespeare, Macbeth.

Jeudi 4 août. — M. Camille Léger, agrégé de philosophie au collège de Beauvais : Le divorce.

Vendredi 5 août. — M. A. Spire, auditeur au Conseil d'Etat : Le placement des ouvriers.

Samedi 6 août. — M. Lucien Le Foyer, avocat à la Cour : De la vérité ; des discussions et des moyens de s'entendre.

*Nous interrompons ensuite nos réunions jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre.*

Nous avons reçu pour nos groupes : Précédemment, 244 fr. 50 ; M. Denoyel, 1 fr. ; Dr Vaquier, 2 fr. ; M. L. March, 2 fr.

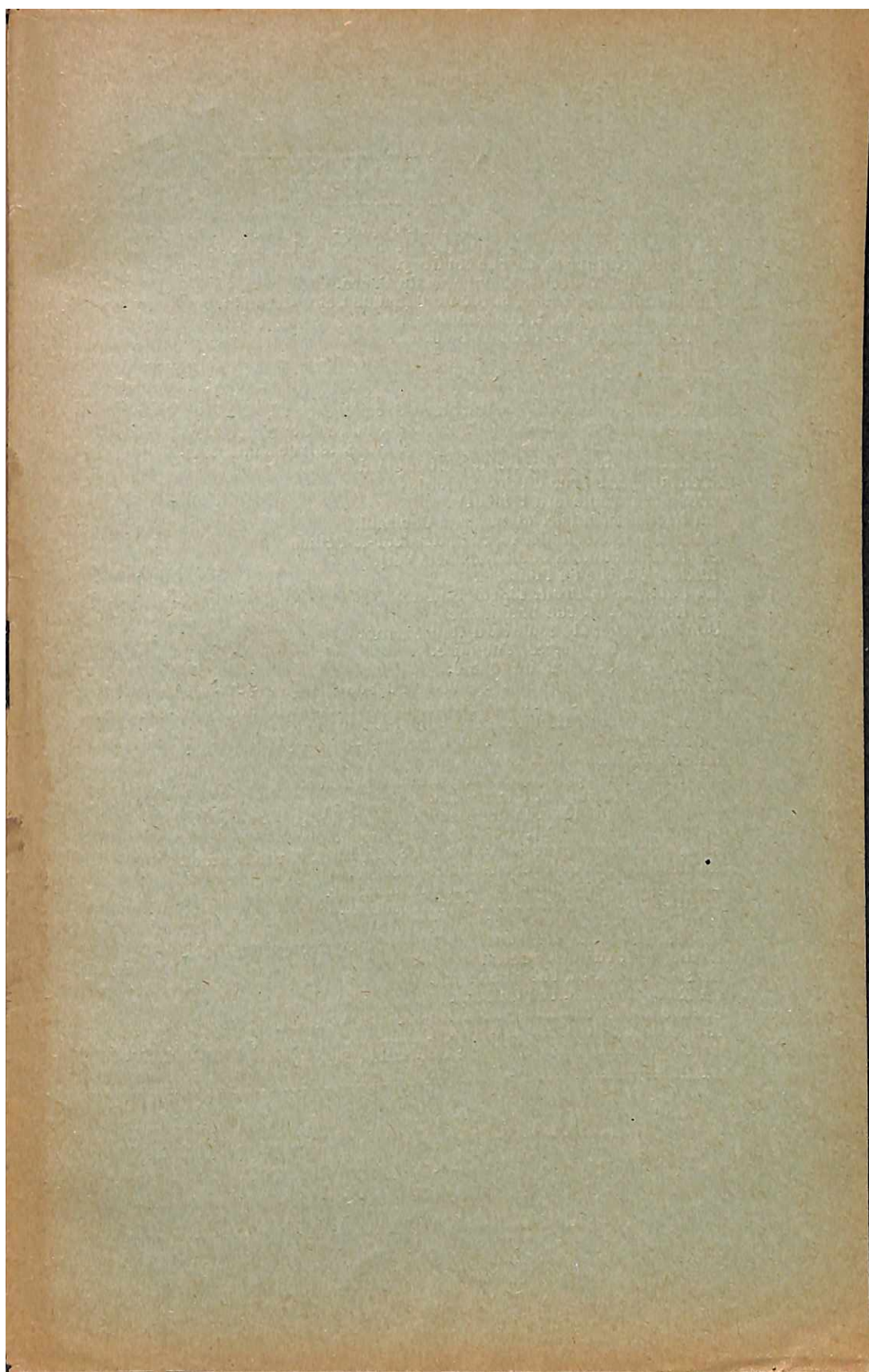
---

Le Directeur-Gérant : G. DEHERME.

---

Imprimerie de la *Coopération des Idées*, à MONTDIDIER (Somme).







## A LIRE

*L'Arbitrage entre Nations*, 10, rue Pasquier.  
*Le Bulletin de l'Union pour l'Action morale*, 6, impasse Ronsin.  
*La Revue Naturiste*, 99, rue Jouffroy.  
*L'Humanité Nouvelle*, 5, Impasse du Béarn.  
*Le Mercure de France*, 5, rue de l'Ehaudé Saint-Germain.  
*La Revue Blanche*, 1, rue Laffitte.  
*Après l'École*, 33 bis, rue de Fleurus.  
*La Revue de la Société d'Etudes philosophiques et sociales*, 15, rue Racine.  
*L'Art et la Vie*, 14, rue du Helder.  
*Les Archives d'anthropologie criminelle*, 78, rue de l'Hôtel-de-Ville, Lyon.  
*La Revue Philosophique*, 108, bd St-Germain.  
*La Revue Internationale de Sociologie*, 16, rue Soufflot.  
*Revue de la Prévoyance et de la Mutualité*, 78, rue Bonaparte.  
*Les Temps nouveaux*, 140, rue Mouffetard.  
*L'Ermitage*, 16, rue du Sommerard.  
*L'Essor*, 4, boulevard Henri IV.  
*La Revue Socialiste*, 78, passage Choiseul.  
*La Revue Occidentale*, 10, rue Monsieur-le-Prince.  
*La Résurrection*, à Saint-Raphaël (Var).  
*L'Alcool*, 5, rue de Pontoise.  
*La Paix par le Droit*, 13, rue Soufflot.  
*La Lumière*, 96, rue Lafontaine.  
*Simple Revue*, 41, boulevard Haussmann.  
*L'Effort*, 8, rue Ingres, Toulouse.  
*Le Libre*, 20, avenue du Maine.  
*Le Moniteur des Syndicats ouvriers*, 6, rue des Quatre-Vents.  
*Manuel général de l'Instruction primaire*, 79, boulevard Saint-Germain.  
*Le Midi fédéral*, 1, place du Capitole, à Toulouse.  
*La Philosophie de l'avenir*, 90, rue Marie-Thérèse, Bruxelles.  
*Science sociale*, 56, rue Jacob.  
*La Revue encyclopédique*, 17, rue Montparnasse.  
*Le Devenir social*, 16, rue Soufflot.  
*La Rénovation*, 104, rue de Rosny, à Montreuil-sous-Bois.  
*La Revue idéaliste*, 21, rue Saint-Dominique.  
*La Revue scientifique et morale du Spiritisme*, 5, rue Manuel.  
*La Revue du Brésil*, 56, rue Saint-Georges.  
*Le Bulletin des Sommaires*, 44, rue Beaunier.  
*L'Humanité intégrale*, 20, avenue Trudaine.  
*L'Initiation*, 5, rue de Savoie.  
*Les Petits Plaidoyers contre la Guerre*, à Fontenay-sous-Bois.  
*L'Enclos*, 7, rue des Saules.  
*Le Solidariste*, 33, rue Bonaparte.  
*Le Réformiste*, 18, rue du Mail.  
*Cronache del Rinascimento Etico-sociale*, Venezia.  
*Annales de l'Institut des Sciences Sociales*, 11, rue Raveinstein, Bruxelles.  
*La Liberta e la Pace*, 2, Piazza Ponticello, Palerme.

---

### LE COURRIER DE LA PRESSE

PARIS — 21, Boulevard Montmartre, 21 — PARIS

Directeur: A. GALLOIS

Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour